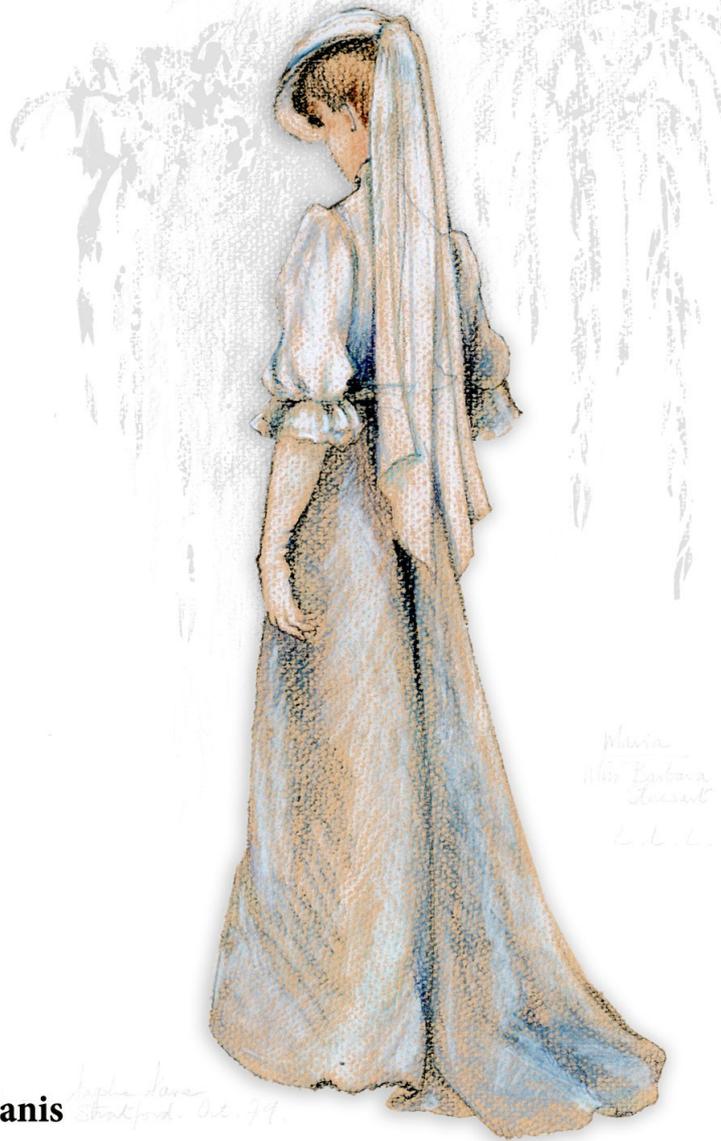


SHAKESPEARE

Peines d'amour perdues



Humanis

*Apple Lane
Sturford, Oct. 77.*

PEINES D'AMOUR PERDUES

Comédie

William Shakespeare

Traduit par François Pierre Guillaume Guizot

Edition originale :

ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKESPEARE

TRADUCTION DE M. GUIZOT

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE AVEC UNE ÉTUDE SUR SHAKESPEARE
DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES

Volume 5

Le roi Lear – Cymbeline – La méchante femme mise à la raison.

Peines d'amour perdues – Périclès.



PARIS

À LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS

1862



Table des matières

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 19 illustrations - 88 notes de bas de page - Environ 217 pages au format Ebook.
Sommaire interactif avec hyperliens.*

<u>PEINES D'AMOUR PERDUES.....</u>	<u>2</u>
<u>À PROPOS DE CETTE ÉDITION.....</u>	<u>5</u>
<u>NOTES ET RÉSUMÉ.....</u>	<u>6</u>
NOTICE SUR PEINES D'AMOUR PERDUES.....	6
RÉSUMÉ.....	7
ANALYSE.....	8
PERSONNAGES.....	10
<u>ACTE PREMIER.....</u>	<u>12</u>
SCÈNE I.....	12
SCÈNE II	-
<u>ACTE DEUXIÈME</u>	<u>-</u>
SCÈNE I	-
<u>ACTE TROISIÈME</u>	<u>-</u>
SCÈNE I	-
<u>ACTE QUATRIÈME</u>	<u>-</u>
SCÈNE I	-
SCÈNE II	-
SCÈNE III	-
<u>ACTE CINQUIÈME</u>	<u>-</u>
SCÈNE I	-
SCÈNE II	-

À PROPOS DE CETTE ÉDITION

Cette édition pour livre numérique a été réalisée par les éditions Humanis.

Nous apportons le plus grand soin à nos éditions numériques en incluant notamment des sommaires interactifs ainsi que des sommaires au format NCX dans chacun de nos ouvrages. Notre objectif est d'obtenir des ouvrages numériques de la plus grande qualité possible.

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, nous vous serions infiniment reconnaissants de nous les signaler afin de nous permettre de les corriger. Tout mail qui nous sera adressé dans ce but vous donnera droit au remboursement de votre ouvrage.



Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

<http://www.editions-humanis.com>

Luc Deborde
BP 30513
5, rue Rougeyron
Faubourg Blanchot
98 800 - Nouméa
Nouvelle-Calédonie

Mail : luc@editions-humanis.com

ISBN : 979-10-219-0014-1 – Août 2012

*Illustration de couverture :
Etude pour le costume de Marie
par Daphné Dare (Univ. De Stratford) ¹*

La version du texte proposée dans cette édition est celle de l'édition originale des « Œuvres complètes de Shakespeare » réalisée par Librairie académique Didier et Cie et composée de 8 volumes et plus précisément, de la réédition de cette série, réalisée entre 1862 et 1863. La numérisation choisie est celle réalisée par « The Internet Archive » et diffusée par le projet Gutenberg.



Première édition in-quarto de 1598

¹ Reproduit en licence Creative Common

NOTES ET RÉSUMÉ

NOTICE SUR PEINES D'AMOUR PERDUES

Par François Pierre Guillaume Guizot – 1821

De toutes les pièces contestées à Shakespeare, voici celle que ses admirateurs auraient le plus facilement abandonnée ; cependant cette pièce, imparfaite dans son ensemble et souvent faible dans ses détails, nous paraît un miroir où se refléchet le véritable langage de la cour d'Élisabeth, cet esprit pédantesque du siècle, ce goût de controverse et de logique pointilleuse qui influait sur le ton de la société des savants comme du beau monde de l'époque.

Malgré ses défauts, la comédie de *Peines d'amour perdues* porte aussi l'empreinte du génie de Shakespeare dans plusieurs scènes et dans la conception de presque tous les personnages. Biron et Rosaline sont l'ébauche des caractères inimitables de Bénédict et de Béatrice dans *Beaucoup de bruit pour rien*. Don Adriano Armado est un fanfaron amusant ; son petit page est bien réellement une *poignée d'esprit* ; Nathaniel le curé, Holoferne le magister, donnent aussi lieu à plus d'une scène comique et originale. Il n'est pas jusqu'à Dull le constable, et Costard le paysan, qui ne contribuent à faire trouver grâce à cette pièce, qui appartient, selon toute apparence, à la jeunesse de Shakespeare.

Douce suppose que Shakespeare a emprunté le sujet de cette pièce à un roman français, et qu'il l'a placée en 1425 environ. Il est difficile d'établir d'une façon positive l'année de la composition de cette comédie, mais il est certain qu'elle a été écrite de 1587 à 1591.



Peinture très librement inspirée de la pièce par Edwin Long - 1885

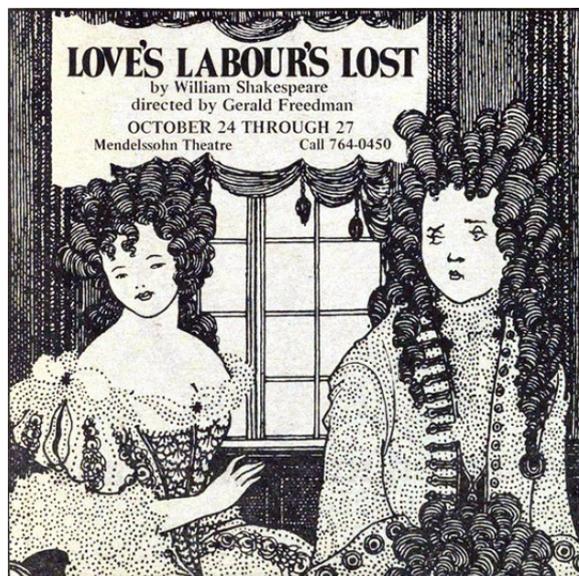
RÉSUMÉ

Par Luc Deborde selon Wikipedia

La pièce s'ouvre avec le roi de Navarre ses trois nobles compagnons, Biron, Dumaine, et Longaville, qui font le serment de se consacrer à trois années d'études, promettant de ne pas céder à la tentation des femmes. Biron est le plus hésitant des quatre. Il rappelle au roi que la princesse de France et ses trois dames vont arriver dans le royaume, et qu'il sera difficile au roi de tenir son engagement. Mais ce dernier ne tient pas cas des propos de Biron, affirmant que les dames logeront dans un domaine loin de sa cour. Le roi et ses compagnons rencontrent la princesse et ses dames et sont tous les quatre frappés d'un coup de foudre dont la soudaineté et la force offrent un aspect comique.

Ce thème principal s'accompagne de nombreuses historiettes amusantes. Un cavalier plutôt lourd aux accents espagnols, Don Adrien d'Armado, tente et ne parvient pas à séduire une paysanne, Jaquinette, aidé par Moth, son page, et concurrencé par Costard, un paysan bouffon. Deux chercheurs, Holoferne et Sir Nathaniel, sont également des personnages comiques qui parlent entre eux dans un latin d'écolier. Ils décident dans l'acte final de jouer une pièce pour divertir les nobles et dans laquelle ils représenteront les Neuf Preux. Les quatre Lords - ainsi que les dames de compagnie de Boyet - se moquent de la pièce, et Armado et Costard en viennent presque aux mains (cette idée de représenter une pièce dans la pièce à l'acte final sera reprise par Shakespeare dans *Le songe d'une nuit d'été*)

À la fin de la représentation, une mauvaise nouvelle arrive : le père de la princesse est mort et les quatre dames doivent retourner en France pour gérer la couronne. Le roi et ses nobles jurent de rester fidèle à leurs dames, mais celles-ci, doutant que leur amour soit assez fort, leur imposent une abstinence d'un an et un jour pour prouver leur bonne foi. Il s'agit d'une fin inhabituelle pour Shakespeare et la comédie élisabéthaine. Il se pourrait que Shakespeare ait écrit une suite intitulée *Peine d'amour gagnée* qui aurait été publiée aux environs de 1603. Malheureusement, aucune copie de ce texte ne nous est parvenu.



*Publicité pour une représentation
au théâtre Mendelssohn
sur une mise en scène de Gerald Freedman
en 1974*

ANALYSE

Par Luc Deborde

Peines d'amour perdues (*Love's Labour's Lost*) est une des premières comédies de William Shakespeare. Probablement écrite vers 1595-1596, à l'époque de Roméo et Juliette et du Songe d'une nuit d'été.

Cette pièce est souvent considérée comme l'une des plus flamboyantes des comédies de Shakespeare. Elle regorge de jeux de mots sophistiqués, calembours, références littéraires et subtils pastiches des formes poétiques de l'époque.

Elle a certainement été composée pour être jouée aux *Inns of Court*, où les étudiants étaient les plus susceptibles d'apprécier son style. Elle dut avoir quelque succès puisque Shakespeare en écrivit une suite, *Peines d'amour gagnées*, dont le texte a été perdu. Mais le style de cette pièce fait qu'elle n'a jamais été très populaire par la suite, et son humour érudit la rend particulièrement difficile d'accès pour le public moderne.

Il est possible que Shakespeare ait utilisé comme fond historique à cette pièce le fait qu'en 1578, Catherine de Médicis, accompagnée de sa fille Marguerite et d'autres dames de son entourage, ait rejoint la cour de Henri de Navarre afin de régler le litige concernant la souveraineté de l'Aquitaine. Il est également possible que le groupe de nobles dont la pièce se moque gentiment fasse allusion à des contemporains de Shakespeare tels que Raleigh (modèle d'Armado), Chapman (modèle de Boyet) et Thomas Nashe. C'est, une question qui prête à discussion, mais la liaison de sir Walter Raleigh avec Elisabeth Throckmorton (qu'il a finalement épousée) rappelle les aventures d'Armado avec Jacquinette.



Portrait de Sir Walter Raleigh
par Nicholas Hilliard

Les noms employés par Shakespeare sont en tout cas empruntés à de véritables seigneurs français qui lui étaient contemporains : Berowne/Biron, nom d'un village de Navarre française, Longueville, nom de plusieurs villages français et Dumaine (Du Maine), province de ce qui est devenu aujourd'hui le Maine-et-Loire. Le pédant Holopherne, le vantard Armado, le parasite Nathaniel, le gendarme illettré Balourd et le clown marmonnant Courge sont issus de la Commedia dell'arte italienne.

Pour ce qui est des sources de l'histoire, Shakespeare pourrait avoir basé sa pièce sur *L'Académie française* (1577) de Pierre de la Primaudaye et/ou sur *Endimion* de John Lyly dont la structure semble comparable et dont le Sir Tophas ressemble étonnamment à d'Armado.



*Pierre de La Primaudaye.
Gravure sur bois datée de 1573
parue dans Quatrains du vray heur (1589).*

On note en tout cas une grande similarité de structure entre *Peines d'amour perdues* et *Le songe d'une nuit d'été* qui ont – pour ce que l'on en sait – été écrites à peu de temps d'intervalle. On trouve dans les deux pièces une opposition et même une certaine rivalité entre les « petites gens » et les nobles. Les deux pièces se finissent par une pièce dans la pièce avec une représentation montée par des comédiens amateurs qui déclenche l'hilarité et la moquerie et qui propose un éclairage particulier sur l'action qui vient de se dérouler dans la pièce principale. Dans les deux cas, l'action est agrémentée d'histoires amusantes qui agrémentent le thème central et l'on peut voir dans les déguisements portés par les nobles au moment de leurs déclarations d'amour, une évasion de la réalité qui évoque l'ambiance fantastique du *songe d'une nuit d'été*.

L'ambiance générale joue d'abord sur le côté solennel de la déclaration royale, mais tourne vite à la frivolité et à la légèreté dès qu'il devient évident que les engagements des quatre nobles ne seront pas tenus. On se retrouve dans une forme proche de la farce lors de l'épisode des déguisements (acte 5) et des quiproquos qui s'ensuivent. Puis l'ambiance retrouve peu à peu de son sérieux et se conclut par la nouvelle tragédie de la mort du roi de France qui nous ramène au ton solennel du début. La demande des femmes imposant une abstinence d'un an aux quatre hommes contribue également à faire de cette histoire une sorte de roue qui se referme sur elle-même puisqu'ils se retrouvent ainsi à nouveau engagés dans leur défi initial.

Peines d'amour perdues a été adapté pour le cinéma (sous la forme d'une comédie musicale) en 2000 par Kenneth Branagh.



L'affiche du film de Kenneth Branagh

PERSONNAGES

FERDINAND, roi de Navarre.
BIRON, seigneur attaché au roi.
LONGUEVILLE, seigneur attaché au roi.
DUMAINE, seigneur attaché au roi.
BOYET, seigneur à la suite de la princesse de France.
MERCADÉ, seigneur à la suite de la princesse de France.
DON ADRIEN D'ARMADO, original espagnol.
NATHANIEL, curé.
HOLOFERNE, maître d'école.
DULL, constable.
COSTARD, paysan bouffon.
MOTH, page de don Adrien d'Armado.
UN GARDE DE LA FORÊT.
LA PRINCESSE DE FRANCE.
ROSALINE, dame à la suite de la princesse de France.
MARIE, dame à la suite de la princesse de France.
CATHERINE, dame à la suite de la princesse de France.
JACQUINETTE, jeune paysanne.
OFFICIERS ET SUITE DU ROI ET DE LA PRINCESSE.



*Etude pour le costume de Marie
par Daphné Dare (Univ. De Stratford)*



SARONY, 68^o BROADWAY.

ADA DYAS.

*Ada Dyas dans le rôle de la princesse de France
photographiée par Napoléon Sarony en 1874*

La scène se passe dans le palais du roi de Navarre² et dans les environs.

² La Navarre est un petit territoire espagnol limité à l'ouest par le Pays basque, au sud-ouest par le Rioja, à l'est et au sud-est par l'Aragon et au nord par la France (Pays basque français). Historiquement, la Navarre constitue l'une des sept provinces qui constituent le Pays basque. Quatre provinces sont situées en Espagne et trois en France.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Navarre – Un parc avec un palais.

LE ROI FERDINAND, BIRON, LONGUEVILLE ET DUMAINE.

LE ROI – Que la Renommée, objet de la poursuite de tous les hommes pendant leur vie, reste gravée sur nos tombeaux d'airain et nous honore dans la disgrâce de la mort ! En dépit du temps, ce cormoran qui dévore tout, un effort, pendant l'instant où nous respirons, peut nous conquérir un honneur qui émoussera le tranchant de sa faux, et fera de nous les héritiers de toute l'éternité. Courage donc, braves vainqueurs, car vous l'êtes, vous qui faites la guerre à vos propres passions, et qui combattez l'immense armée des désirs du monde – Notre dernier édit subsistera dans toute sa force, la Navarre deviendra la merveille du monde ; notre cour sera une petite académie, adonnée au repos et à la contemplation. Vous trois, Biron, Longueville et Dumaine, vous avez fait serment de vivre avec moi pendant trois ans, compagnons de mes études, et d'observer les statuts qui sont rédigés dans cette cédule : vos serments sont prononcés ; maintenant signez, et que celui qui violera le plus petit article de ce règlement voie son déshonneur écrit de sa propre main. Si vous êtes armés de courage pour exécuter ce que vous avez juré, signez votre grave serment, et observez-le.

LONGUEVILLE – Je suis décidé : ce n'est qu'un jeûne de trois ans ; si le corps souffre, l'âme jouira. Les panses trop bien remplies ont de pauvres cervelles, et les mets succulents, en engraisant les côtes, ruinent entièrement l'esprit.

DUMAINE – Mon aimable souverain, Dumaine se mortifiera ; il abandonne aux vils esclaves d'un monde grossier ses plaisirs plus grossiers encore : je renonce et je meurs à l'amour, à la richesse et aux grandeurs, pour vivre en philosophe avec eux et vous.

BIRON – Je ne puis que répéter à mon tour la même protestation. J'ai déjà fait les mêmes vœux, mon cher souverain : j'ai juré de vivre, d'étudier ici trois années. Mais il y a d'autres pratiques rigides, comme de ne pas voir une seule femme jusqu'à ce terme, article qui, j'espère, n'est pas enregistré dans l'acte ; de ne goûter d'aucune nourriture durant un jour entier de la semaine, et, les autres jours, de ne manger que d'un seul mets, autre point qui, j'espère, ne s'y trouve pas non plus ; et encore de ne dormir que trois heures par nuit, sans jamais être surpris les yeux assoupis dans le jour (tandis que moi, ma coutume est de ne jamais songer à mal toute la nuit, et même de changer en nuit la moitié du jour), troisième clause qui, j'espère, n'est pas non plus mentionnée dans l'écrit. Oh ! ce sont là des tâches bien arides, trop pénibles à remplir : ne pas voir les dames, étudier, jeûner et ne pas dormir !

LE ROI – Votre serment de vous abstenir de ces trois points est prononcé.

BIRON – Permettez-moi de répondre non, mon souverain. J'ai simplement juré d'étudier avec Votre Altesse, et de passer ici à votre cour l'espace de trois ans.

LE ROI – Biron, avec cet article, vous avez juré les autres aussi.

BIRON – Par oui et par non, mon prince ; alors mon serment n'était pas sérieux – Quel est le but de l'étude ? Apprenez-le-moi.

LE ROI – Quoi ! c'est de savoir ce que nous ne saurions pas sans elle.

BIRON – Voulez-vous parler des connaissances cachées et interdites à l'intelligence ordinaire ?

LE ROI – Oui ; telle est la divine récompense de l'étude !

BIRON – Allons, je veux bien jurer d'étudier, pour connaître la chose qu'il m'est interdit de savoir – Par exemple, je veux bien étudier pour savoir où je pourrai dîner, lorsque les festins me seront expressément défendus. Et encore, pour savoir où trouver une belle maîtresse, quand les belles seront cachées à mes yeux. Ou bien, m'étant lié par un serment trop difficile à garder, je veux bien étudier l'art de l'enfreindre sans manquer à ma foi. Si tels sont les fruits de l'étude, et qu'il soit vrai qu'elle apprenne à connaître ce qu'on ne savait pas avant, je suis prêt à faire le serment, et jamais je ne me rétracterai.

LE ROI – Vous venez justement de citer les obstacles qui détournent l'homme de l'étude, et qui donnent à nos âmes le goût des vains plaisirs.

BIRON – Sans doute, tous les plaisirs sont vains : mais les plus vains de tous sont ceux qui, acquis avec peine, ne produisent pour fruit que la peine ; comme de méditer péniblement sur un livre, pour chercher la lumière de la vérité, tandis que son éclat perfide ne sert qu'à aveugler la vue éblouie. La lumière, en cherchant la lumière, enlève la lumière à la lumière. Ainsi, les yeux perdent la vue avant de trouver une faible lueur dans les ténèbres. Étudiez-moi plutôt comment on peut charmer ses yeux, en les fixant sur des yeux plus beaux, qui, s'ils les éblouissent, servent du moins d'étoiles à l'homme qu'ils ont aveuglé. L'étude ressemble au radieux soleil des cieux, qui ne veut pas être approfondi par d'insolents regards : ces infatigables travailleurs n'ont jamais rien gagné qu'un vil renom fondé sur les livres d'autrui. Ces parrains terrestres des astres du ciel, qui donnent un nom à chaque étoile fixe, ne retirent pas plus de fruit de leurs brillantes nuits, que ceux qui se promènent à leur clarté sans les connaître : trop savoir, c'est ne connaître que la gloire, et tout parrain peut donner un nom.

LE ROI – Comme il est savant en arguments contre la science !

DUMAINE – Il est fort instruit dans l'art d'empêcher les autres de s'instruire.

LONGUEVILLE – Il sarcle le bon grain et laisse croître l'ivraie.

BIRON – Le printemps est proche, quand les oisons couvent.

DUMAINE – Et la conséquence, quelle est-elle ?

BIRON – Qu'il faut que chaque chose se fasse en son temps et en son lieu.

DUMAINE – Rien pour la raison.

BIRON – Quelque chose donc pour la rime.

LONGUEVILLE – Biron ressemble à une gelée jalouse, qui attaque les premiers-nés des enfants du printemps.

BIRON – Eh bien ! oui ; et pourquoi l'été se vanterait-il avant d'entendre le chant des oiseaux ? Pourquoi me glorifierais-je de productions prématurées ? À Noël, je ne désire pas plus les roses, que je ne désire la neige dans les jours où Mai se montre émaillé de fleurs nouvelles ; mais j'aime chaque fruit dans sa saison. Quant à vous, il est trop tard maintenant pour étudier : ce serait monter sur le toit de la maison pour en ouvrir la porte.

LE ROI – Eh bien ! quittez-nous, retournez chez vous : adieu.

BIRON – Non, mon gracieux souverain. J'ai fait serment de rester avec vous, et quoique j'aie défendu l'ignorance et la barbarie, par des arguments plus forts que vous ne pouvez en alléguer en faveur de votre céleste science, je n'en garderai pas moins constamment la parole que j'ai jurée, et je supporterai chaque jour toutes les privations des trois années fixes. Donnez-moi l'écrit, que j'en prenne lecture, et je souscrirai mon nom à ses plus rigoureux décrets.

LE ROI – C'est vous rendre à propos, pour vous racheter de la honte qui allait vous couvrir !

BIRON, *lisant* – Item. « Que nulle femme ne s'approchera de ma cour, à distance d'un mille. »
– Cet article a-t-il été proclamé ?

LONGUEVILLE – Il y a quatre jours.

BIRON – Voyons sous quelle peine – (*Lisant.*) « Sous peine de perdre la langue. » Qui a décerné cette peine ?

LONGUEVILLE – Hé ! c'est moi.

BIRON – Eh pour quelle raison, cher seigneur ?

LONGUEVILLE – Pour les éloigner de cette cour, par la terreur de cette punition.

BIRON – Voilà une dangereuse loi contre l'urbanité. (*Lisant.*) Item. « Si un homme est surpris parlant à une femme dans l'espace de ces trois années, il subira l'ignominie publique que toute la cour jugera à propos d'infliger. » Pour cet article, vous le violerez vous-même, mon souverain ; car, vous savez bien qu'ici vient en ambassade la fille du roi de France, pour vous parler à vous-même – Une jeune princesse pleine de grâce et de majesté ! Elle vient traiter avec vous de la cession de l'Aquitaine à son père, vieillard décrépité, infirme, et détenu dans son lit. Ainsi, c'est un article fait en vain, ou c'est en vain que cette illustre princesse vient à votre cour.

LE ROI – Qu'en dites-vous, seigneurs ? Cela a été tout à fait oublié.

BIRON – C'est ainsi que l'étude est toujours en défaut ; tandis qu'elle s'occupe de ce qu'elle voudrait acquérir, elle oublie de faire ce qui est nécessaire ; et lorsqu'elle atteint l'objet qu'elle poursuit avec le plus d'ardeur, c'est une conquête qui ressemble à celle d'une ville incendiée : aussitôt gagnée, aussitôt perdue.

LE ROI – Nous sommes contraints de violer ce décret ; mais c'est la nécessité qui nous force à souffrir ici le séjour de la princesse.

BIRON – La nécessité nous rendra tous mille fois parjures dans l'espace de ces trois années, car chaque homme naît avec ses penchants, qui ne sont jamais domptés par la violence, mais toujours par une grâce spéciale – Si je viole ma foi, mon apologie sera cette excuse : je ne me suis parjuré que par la force de la nécessité ; aussi je souscris mon nom sans réserve à ces lois, et je consens que celui qui les enfreindra dans la moindre partie en soit puni par une honte éternelle : les tentations sont pour les autres comme pour moi ; mais je crois, malgré la répugnance que je montre, que je serai encore le dernier à violer mon serment – Mais n'y a-t-il aucune récréation qui soit permise ?

LE ROI – Oui, il y en a : notre cour, vous le savez, est fréquentée par un illustre voyageur d'Espagne. Cet homme possède toutes les belles manières du monde : sa tête est une mine de phrases. Un homme dont l'oreille est flattée du son de ses vaines paroles, comme de l'harmonie la plus ravissante ; homme, au surplus, d'une politesse accomplie, et que le juste et l'injuste semblent avoir choisi pour être l'arbitre de leurs disputes. Cet enfant de l'imagination, ce sublime Armado, dans les intervalles de nos études, nous racontera, en termes pompeux, les prouesses de maints chevaliers de l'Espagne basanée, qui ont péri dans les querelles du siècle – A quel point il vous amuse, messieurs, c'est ce que j'ignore ; mais pour moi, je proteste que j'aime beaucoup à l'entendre mentir, et je le ferai entrer dans la troupe de mes ménestriers.

BIRON – Armado ! c'est un des plus illustres mortels : un homme à mots nouvellement raffinés, le vrai chevalier de la mode !

LONGUEVILLE – Ce bouffon de Costard et lui feront notre divertissement. Ainsi donc, à l'étude, trois ans sont vite passés.

(*Entrent Dull³ et Costard tenant une lettre.*)

³ *Dull* ; ce mot veut dire *insipide, ennuyé.*



*Etude pour les costumes de Dull et Costard
par Daphné Dare (Univ. De Stratford)*

DULL – Quelle est la personne du duc ?

BIRON – Le voici, l'ami ; que veux-tu ?

DULL – Je représente moi-même sa personne, car je suis un officier de police ; mais je voudrais voir sa personne propre en chair et en os.

BIRON – Voilà le duc.

DULL – Le seigneur Arme... Arme... vous salue : il y a de vilaines choses sur le tapis ; cette lettre vous en dira davantage.

COSTARD – Monsieur, le contenu ⁴ de cette lettre me touche aussi, moi.

LE ROI, *prenant la lettre* – Une lettre du magnifique Armado !

BIRON – Quelque mince qu'en soit le sujet, j'espère, par la grâce de Dieu, de sublimes paroles.

LONGUEVILLE – Beaucoup d'espérances pour peu de choses ! Dieu veuille nous donner la patience.

BIRON – D'écouter ou de nous abstenir d'écouter.

LONGUEVILLE – D'écouter patiemment, monsieur ; et de rire modérément ; ou de nous abstenir de l'un et de l'autre.

BIRON – Allons, monsieur, ce sera comme le style de la lettre nous montera l'humeur à la gaieté.

COSTARD – La matière, monsieur, me regarde, comme concernant Jacquelinette. La forme en est que j'ai été pris sur le fait.

BIRON – Sur quel fait ?

COSTARD – Dans le fait et dans la forme ⁵ qui suivent, monsieur, trois choses à la fois : j'ai été vu avec elle dans la maison de la ferme, assis avec elle, et surpris à la suivre dans le parc ; lesquelles choses, mises ensemble, sont dans le fait et la manière suivantes – A présent, monsieur, quant à la manière... c'est la manière dont un homme parle à une femme, pour la forme... en quelque forme.

BIRON – Et la suite, l'ami ?

COSTARD – La suite sera comme sera la correction qu'on me donnera, et Dieu veuille protéger la bonne cause !

⁴ Jeu de mots intraduisible sur *contents*, contenu, et *contempt*, mépris.

⁵ *Manner* et *form*. Jeux de mots qui n'existent que dans l'anglais.

LE ROI – Voulez-vous écouter la lettre avec attention ?

BIRON – Comme nous écouterions un oracle.

COSTARD – Telle est la simplicité de l'homme, d'écouter les penchants de la chair.

LE ROI, *lit* – « Grand lieutenant, illustre vice-roi du firmament, et seul dominateur de la Navarre, Dieu terrestre de mon âme, et patron nourricier de mon corps.

COSTARD – Il n'y a pas encore là un mot de Costard.

LE ROI, *lisant* – « Il est de fait...

COSTARD – Cela peut être ainsi ; mais s'il dit que cela est ainsi, il n'est, lui, à dire vrai, qu'ainsi ⁶...

LE ROI – Paix ⁷ !

COSTARD – Soit à moi et à tout homme qui n'ose pas se battre !

LE ROI – Pas le mot.

COSTARD – Pas le mot des secrets des autres, je vous en prie.

LE ROI, *continuant de lire* – « Il est de fait qu'affligé d'une mélancolie de couleur noire, j'ai recommandé la sombre et accablante humeur qui m'enveloppait à la médecine salubre de votre air qui donne la santé ; et comme je suis un gentilhomme, je me suis mis à me promener. L'heure, laquelle ? Vers la sixième heure, lorsque les animaux paissent du meilleur appétit, que les oiseaux becquettent le mieux le grain, et que les hommes sont assis pour prendre ce repas que l'on nomme le souper : voilà pour le temps. Maintenant le sol, je veux dire le sol sur lequel je me promenais, il est enclos de murs : c'était votre parc. À présent, venons à l'endroit ; je veux dire l'endroit où j'ai rencontré cet événement obscène et des plus monstrueux, qui tire aujourd'hui de ma plume, blanche comme la neige, l'encre de couleur d'ébène, que vos yeux voient, contemplent, parcourent ou regardent ici. C'est là au nord-nord-ouest et au coin ouest de votre jardin aux curieux détours que j'ai vu ce berger à l'âme basse ; ce misérable ver qui sert à votre divertissement.

COSTARD – C'est moi.

LE ROI, *continuant* – « Cette âme illettrée et bornée.

COSTARD – C'est moi.

LE ROI, *continuant* – « Cet insipide vassal.

COSTARD – C'est encore moi.

LE ROI, *continuant* – « Qui, autant que je m'en souviens, se nomme Costard.

COSTARD – Oh ! c'est bien moi.

LE ROI, *continuant* – « En compagnie et en tête-à-tête, contre le statut formel de votre édit et de votre loi promulguée, avec... avec... Oh ! avec... mais je souffre de dire avec qui.

COSTARD – Avec une fille.

LE ROI, *continuant* – « Avec un enfant de notre grand-mère Ève, une femelle, ou pour me faire comprendre de votre âme délicate, une femme. Mû par l'aiguillon de mon devoir toujours respecté, je vous l'ai envoyé, pour recevoir le lot de sa punition, sous la garde d'un officier de votre noble Altesse, Antoine Dull, homme de bonne renommée, de bonne conduite, de bonne réputation, et fort considéré.

DULL – C'est moi, sous le bon plaisir de Votre Altesse ; je suis Antoine Dull.

LE ROI, *continuant* –

⁶ Le genre d'esprit de Costard est principalement de tirer des propositions précédentes des conséquences contradictoires et absurdes.

⁷ Paix, absence de bruit, ou absence de guerre. Costard s'attache au dernier sens.

Quant à Jacquinette (c'est ainsi qu'on appelle le vase le plus faible, que j'ai surpris avec le berger susdit), je la garde comme un vase dévoué à la fureur de votre loi ; et, au moindre signal de votre illustre volonté, je la mènerai subir son procès. Je suis à vous, dans toutes les formalités de l'ardeur brûlante d'un zèle dévoué,

Don Adrien d'ARMADO.

BIRON – Cette lettre n'est pas en aussi bon style que je l'attendais, mais c'est le plus menteur que j'aie jamais entendu.

LE ROI – Oui, le meilleur pour le pire – Mais, toi, coquin, que réponds-tu à cela ?

COSTARD – Seigneur, je confesse la fille.

LE ROI – As-tu entendu la proclamation de mon édit ?

COSTARD – Je confesse que je l'ai beaucoup entendue, mais aussi que j'y ai fait fort peu d'attention.

LE ROI – On a publié la peine d'un an de prison pour quiconque serait surpris avec une fille.

COSTARD – Je n'ai pas été pris avec une fille, seigneur, j'ai été pris avec une damoiselle.

LE ROI – Eh bien ! l'édit porte aussi une damoiselle.

COSTARD – Ce n'était pas une damoiselle non plus, seigneur : c'était une vierge.

LE ROI – Cela a été défendu aussi. L'édit porte aussi une vierge.

COSTARD – Si cela est, je nie sa virginité : j'ai été pris avec une pucelle.

LE ROI – Cette pucelle ne te servira pas, l'ami.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>